

**Kasereka KAVWAHIREHI**

## **L'écriture de l'immigration dans une perspective postcoloniale**

Depuis au moins une décennie, ce qu'on appelle aujourd'hui « littérature de l'immigration » ou « des immigrations » et qui s'appelait dans les années quatre-vingt « littérature beur », occupe une place tellement importante dans les études francophones que certains critiques le présentent comme constituant un champ littéraire nouveau. Des études existent, qui rendent compte de son développement : *Autour du roman beur. Immigration et identité* (L'Harmattan, 1993) et *L'écriture décentrée, la langue de l'autre dans le roman contemporain* (L'Harmattan, 1996) de Michel Laronde, *Littératures des immigrations. Vol. 1. Un espace littéraire émergent* (L'Harmattan, 1995) de Charles Bonn, *Afrique sur Seine, une nouvelle génération des romanciers africains à Paris* (L'Harmattan, 2003) d'Odile Cazenave, etc. C'est dans la dynamique critique représentée par ces derniers ouvrages que *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, de Christiane Albert, s'inscrit pour l'infléchir. En effet, plutôt que de se focaliser sur les enjeux sociaux et identitaires posés par cette littérature qu'on a d'abord confinée dans un registre ethnographique, Christiane Albert met l'accent sur l'immigration comme thème littéraire induisant « des procédés spécifiques d'écriture » (p. 15). Pour elle, l'immigration est « un discours qui produit ses propres modalités d'écriture qui ne prennent cependant tout leur sens que lorsqu'on les situe dans une perspective postcoloniale » (p. 19).

Le livre est composé de trois grandes parties. La première, intitulée « Les représentations de l'immigration » (p. 25-82), s'inscrit dans une perspective d'histoire littéraire. Elle tente de retracer la manière dont la littérature francophone, depuis l'époque coloniale jusqu'à nos jours, traite du thème de l'immigration. L'auteur distingue ici trois périodes déterminant des configurations narratives différentes. Au cours de la première, qui commence autour des années trente et s'achève dans les

années soixante, l'immigration est représentée par des romans qui mettent en scène des travailleurs immigrés dans des autobiographies d'intellectuels venus en France pour visiter le pays ou poursuivre leurs études. Cette situation d'exil, qui contribua largement à l'émergence de littératures francophones, est parfois vécue par les écrivains comme une manière « de refuser le statut marginal et excentré dans lequel les colonisateurs cherchaient à les cantonner à travers le secteur périphérique de la littérature coloniale, à la fois régionaliste et exotique » (p. 29). Autour des années soixante, les récits plus ou moins autobiographiques qui mettent en scène des étudiants africains confrontés à la culture occidentale se multiplient à tel point que le recours à ce type de récits finit par apparaître comme une sorte de passage obligé pour tout apprenti écrivain africain (p. 30). Parallèlement à ces récits autobiographiques, se publient aussi des récits qui sont une mise en littérature de l'importante migration économique des Maghrébins, des Africains et des Antillais qui se produit à cette époque. On y dénonce généralement l'utilisation faite par la France des Noirs ou des Maghrébins comme main-d'œuvre bon marché ou comme chair à canon pendant les différentes guerres aussi bien en Europe qu'en Asie (p. 33).

Au cours de la deuxième période (1960-1980), on observe une sorte d'éclipse du thème de l'immigration dans la littérature francophone. Les écrivains francophones s'intéressent davantage à ce qui se passe dans leur propre pays et portent un regard critique sur leur société. Lorsque l'immigration est ponctuellement évoquée, c'est sous une perspective nouvelle. En effet, chez les Africains, le héros n'est plus mandaté par sa communauté et ne s'inscrit plus dans une perspective nationaliste. Du côté maghrébin, le thème de l'immigration est intégré « dans un projet esthétique et littéraire personnel, sans privilégier nécessairement une représentation sociale de l'immigration et sans chercher à adopter une posture de porte-parole » (p. 38). Dans les années 70, on observe en revanche une relative multiplication de textes produits par des écrivains plus jeunes, qui donnent une place centrale à la problématique de l'immigration. Mais comme au Québec, où l'écriture de l'immigration est restée marginale dans l'institution littéraire jusqu'aux années 80, cette tendance de la littérature

maghrébine mettant en scène des personnages d'immigrés confrontés à un questionnement lié au double écart culturel et géographique par rapport à leur culture maghrébine d'origine n'attirera pas l'attention des critiques français.

Ce n'est qu'au cours de la troisième période (1980-) que les littératures de l'immigration acquerront une certaine visibilité institutionnelle, qui demeurera problématique (p. 60-61). En effet, en identifiant cette littérature par des traits à caractère ethnique (littérature beure) ou social (littérature de l'immigration), l'institution littéraire française l'exclut et met dans l'ombre ce qui est important du point de vue littéraire, à savoir la représentation de l'expérience de la rupture avec son pays ou sa culture d'origine. Ces deux phénomènes sont, selon l'auteur, des symptômes de la difficulté qu'éprouve l'institution littéraire à intégrer des écrivains issus d'autres cultures ou d'origine étrangère. Pour Christiane Albert, le sort des littératures migrantes (Québec) et des littératures de l'immigration (France) oblige les critiques à « questionner de manière nouvelle les critères qui fondent les littératures nationales en remettant en question la notion d'identité nationale comme un concept faisant référence à une population née dans un même pays et partageant un certain nombre de valeurs constitutives de son homogénéité » (p. 71). Malgré l'ambiguïté de leur reconnaissance institutionnelle, les écrivains beurs ont ouvert une brèche dans l'institution des littératures nationales. Ils ont contribué à l'émergence des écrivains qui, autour des années 1990, ont déployé une « écriture décentrée », déterritorialisée, mettant en scène la figure de l'écrivain migrant. Ils désancrent littérature et nation et récusent toute conception monolithique de l'identité, toute identification avec une nation ou un pays où s'ancrerait une « identité racine » (Glissant), et revendique leur appartenance à des univers culturels différents et non exclusifs les uns des autres (p. 81).

Après l'historique des littératures de l'immigration, la deuxième partie de l'essai se lance à la quête d'une poétique de l'immigration. Elle est plus précisément consacrée à circonscrire la manière dont les fictions de l'immigration construisent l'immigré (immigré fictif). Cette problématique est traitée sous deux angles : l'angle des « traits

constituants du personnage » et celui de la reconfiguration de la « quête identitaire », importante depuis l'époque coloniale. En ce qui concerne « les traits constituants du personnage », Christiane Albert note que, depuis la colonisation jusqu'à nos jours, les romans de l'immigration mettent en scène des personnages victimes de l'exclusion ou de la précarité sociale, et « en délicatesse » avec la justice. De plus, ils sont souvent guettés par le piège ethniciste, consistant à « réduire [une] identité narrative singulière à un certain nombre de stéréotypes qui construisent un immigré "type" qui s'oppose à l'expression d'une parole singulière et d'une altérité authentique » (p. 108). En ce qui concerne la « quête identitaire », l'auteur signale une évolution dans le sentiment d'appartenance identitaire du personnage immigré. Si, au départ, le « retour au pays natal » était une certitude, à partir des années quatre-vingt, l'immigré ne semble plus trop savoir quel est son lieu d'appartenance. L'identité est devenue problématique. La littérature de l'immigration se présente comme une « littérature de désappartenance » (M. Rosello). De plus, les auteurs refusent les catégories collectives, notamment nationales, qui leur paraissent inutilement simplificatrices. Ils se présentent comme n'étant « ni français ni algériens » ou, ce qui revient presque au même, comme étant « et français et algériens à la fois ». L'absence d'ancrage identitaire dans un territoire produit un discours identitaire en rupture avec les discours nationalistes.

La dernière partie du livre, intitulée « Immigration et postcolonialisme », complète la deuxième en montrant que l'écriture de l'immigration ne peut acquérir son sens que située dans la perspective postcoloniale. Selon l'auteur, les littératures de l'immigration déploient une « écriture de la démaîtrise » et du « hors-lieu ». La démaîtrise se traduit par la déconstruction du schéma initiatique, courant dans les romans de la première heure. Elle permet de rendre compte d'une réalité africaine nouvelle, qui ne peut plus être appréhendée de façon rassurante et structurée (p. 137). De plus, ne présentant plus une image valorisée, voire mythifiée, d'une Afrique traditionnelle, les récits de l'immigration sont plutôt marqués par le « sceau de l'hybridité, de la marginalité, du nomadisme littéraire et du syncrétisme », bref, par des caractéristiques de la condition

postcoloniale. Enfin, par « écriture du hors-lieu », on entend une écriture « située sur une limite, une frontière renvoyant à une fondamentale précarité liée aux bouleversements coloniaux puis postcoloniaux et au climat de tension et d'inquiétude qu'ils ont produit pour l'artiste » (p. 150). Élaborant « des espaces de médiation entre plusieurs langues, plusieurs histoires, plusieurs imaginaires », l'écriture de l'immigration peut être saisie comme une « écriture de l'entre-deux » et du « Tout-monde » (p. 156).

Tout en récapitulant les points forts de l'essai, la conclusion met l'accent sur les problèmes méthodologiques aux effets considérables que posent les « littératures de l'immigration ». Ces problèmes et leurs effets agissent à deux niveaux : « d'une part, ils obligent à repenser un certain nombre de catégories littéraires préétablies et notamment celles des littératures nationales, et d'autre part, ils opèrent un décentrement et un réaménagement des dispositifs identitaires permettant de fonder le sentiment d'appartenance à un territoire, un pays ou une nation » (p. 193). En somme, on pourrait dire que les littératures de l'immigration invitent à une complète réorganisation des études littéraires, qui ont encore comme assises des paradigmes des temps passés. Mais à voir comment critiques et théoriciens continuent à utiliser les notions de « littérature migrante » ou « littératures des immigrations » au moment même où ils en dénoncent les effets négatifs (réduction, exclusion, ethnicisation), on peut dire que la mort du paradigme du long XIX<sup>e</sup> siècle n'est pas pour demain.

Malgré quelques coquilles, le livre de Christiane Albert mérite bien le détour. Les questions qu'elle pose sont fondamentales. Nul n'y échappe aujourd'hui.

**Référence :** Christiane Albert, *L'Immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005, 220 p.